

## **Entretien avec Deçan**

9 janvier 2014

**Votre nom d'artiste est Deçan... C'est en albanais et c'est une ville au Kosovo. Comment prononce-t-on votre nom ? Et surtout pouvez-vous nous en dire plus sur ce choix ?**

Le e de Deçan se prononce « é » et le ç « ch ». Deçan est une ville de l'ouest du Kosovo dans laquelle j'ai travaillé lors du conflit des années 90 en tant que délégué pour la Croix-Rouge internationale. C'est lors de cette expérience marquante dans les Balkans que j'ai commencé à peindre, probablement alors comme exutoire. Au moment de choisir mon nom d'artiste quelques années plus tard, le nom de cette ville s'est naturellement imposé, mon travail de peintre étant intrinsèquement lié à mon parcours de vie.

**Avec ce choix on est d'emblée plongé dans les conflits armés. La guerre, l'enfermement, la souffrance, la torture, l'isolement. Est-ce que ce sont des sources d'inspiration ?**

Il est pour moi assez difficile de connaître, et plus encore de maîtriser, mes sources d'inspiration. Ce que je peins est le produit de ce que je suis depuis plus de 40 ans au plus profond, conscient et inconscient réunis ! Je me retrouve dans ma peinture, elle me ressemble, je me sens en connivence avec elle. Je considère mes toiles comme des fragments de moi-même, éparpillés ici et là, certaines réussies, d'autres non, le tout au final étant censé se tenir à peu près... Mon parcours de vie depuis mon plus jeune âge a été intense, âpre, dense et dans le même temps passionnant et unique. Je connais effectivement bien la mort, l'enfermement, la souffrance, l'isolement. Je les ai en fait expérimentés dès l'enfance, bien avant de me retrouver sur les champs de guerre. Je n'ai pour autant aucune inclinaison morbide ou attraction particulière vers le malheur, bien au contraire. Simplement le destin s'est étrangement entêté à me donner comme compagnons de route réguliers la mort, la souffrance, l'isolement. Refusant comme le dit Boris Cyrulnik de « faire une carrière de victime », j'ai décidé d'en faire des moteurs pour avancer.

**Vous avez visité les prisons et les centres de détention dans les zones de conflits armés. Pouvez-vous nous expliquer dans quel contexte ?**

Je travaillais alors pour le Comité International de la Croix-Rouge (CICR) dont le mandat de porter secours et assistance aux victimes des conflits armés, et notamment aux personnes arrêtées en relation avec les conflits. J'ai ainsi visité des « détenus de sécurité » selon l'appellation officielle CICR en Ex-Yougoslavie, au Kosovo, en Afghanistan, etc., pendant

plusieurs années. Ce fut une expérience fascinante avec en arrière-plan une étrange triangulation de circonstance entre bourreau – victime – humanitaire nourrissant en permanence des questionnements et posant parfois de réels cas de conscience. Pour le meilleur, lorsque nous arrivions à apporter une aide concrète à des prisonniers, voire à leur sauver la vie dans certains cas ; pour le pire quand nos propres visites étaient instrumentalisées par les autorités détentrices pour imposer aux détenus après notre venue davantage encore de terreur et d'ignominie en signe de représailles.

**Vous définissez votre peinture comme une peinture de la résilience. Comme « l'histoire de la bagarre d'un enfant poussé vers la mort qui invente une stratégie de retour à la vie » (Cyrulnik). Lorsque l'on est confronté à la mort, à la maladie et au chaos où trouve-t-on nos tuteurs de résilience ?**

Là encore c'est une question complexe et bien mystérieuse. Qu'est ce qui fait que nous trouvons en nous la force d'actionner des mécanismes de résilience, quand d'autres tout à côté dans le même temps s'effondrent ? Je l'ignore, sans doute que les neurosciences nous seront un jour bien utiles pour répondre à cette apparente étrangeté. Le fait d'avoir dû développer très tôt dans mon enfance un instinct de survie pour faire face aux épreuves a été formidable utile pour la suite de ma vie. Je me savais intérieurement différent des autres, et notamment plus armé, plus expérimenté pour affronter les tempêtes à venir et les vents contraires. En même temps, avoir ce supplément d'expérience imposé par le destin a pu me poser des problèmes dans la vie au quotidien, avec une sensation de me sentir toujours en décalage. En décalage par rapport à ceux n'ayant vécu aucun drame, les plus nombreux ; en décalage par rapport à ceux ayant vécu des drames sans arriver à les surmonter. Ce double décalage est peut-être la raison pour laquelle j'ai choisi, jeune adulte, de me confronter à la guerre en tant qu'humanitaire. Il m'était alors très naturel de comprendre les victimes de guerre et d'éprouver une véritable empathie pour elles. Nos champs de bataille étaient certes différents, mais nos combats, passés ou actuels, très proches. Ma peinture est en définitive l'expression de tout cela, un mélange de dureté et de force vitale.

**Vous peignez au couteau. De quoi s'agit-il ? Vous semblez dire que l'émotion brute est plus vraie, plus instinctive, plus corporelle...**

Le couteau à peindre est un petit instrument qui ressemble à une petite truelle constituée d'un manche en bois et d'une lame triangulaire en acier. Le contact physique du couteau est très particulier, un mélange de sensualité et de dureté, de douceur et de violence, de chaleur et de froideur. Quand vous prenez votre couteau dans la pomme de la main avec vos doigts posés sur la lame, il se dégage dans la seconde une énergie et une tension tout à fait uniques. Je peins de façon instinctive, physique, animal. J'ai besoin de trouver dans les outils et la matière que j'utilise cette force brute sans faux-semblants, ni artifices. L'émotion doit se créer d'un seul coup de couteau, assuré et sans retenue.

**Vous associez le blanc et l'univers psychiatrique. Pourquoi ? Vous utilisez souvent (mais pas toujours) des couleurs uniques, le noir, le bleu, le marron, etc. Comment viennent les associations ?**

Probablement est-ce lié à des souvenirs d'enfance. J'ai passé, enfant, des centaines d'heures dans l'univers psychiatrique à visiter des proches. Je garde en mémoire ce blanc froid, désincarné, vide de sens et de vie, le blanc des chambres, des draps, des blouses, des ambulances, des cachets sur le bord de la table. Pour ce qui concerne l'utilisation des autres couleurs, je travaille selon l'envie et surtout l'énergie du moment, avec une prédilection pour le noir et le rouge. Les associations que je peux faire ne sont ni calculées, ni réfléchies, elles s'imposent naturellement comme des évidences, c'est comme ça et pas autrement en somme... et puis le hasard des longues nuits de travail suivi par le très précieux et irremplaçable regard de mes enfants sur mes toiles au petit matin m'amène ensuite vers d'autres horizons. Ainsi va la création avec des certitudes qui n'en sont pas et des surprises jamais loin.

**Dans votre e-book vous citez Edward Hopper « Si vous pouviez le dire avec des mots il n'y aurait aucune raison de le peindre ». La peinture dit-elle ce que les mots ne peuvent pas dire ? Est-ce qu'elle est plus efficace que la parole pour surmonter les traumatismes ?**

Je ne suis pas sûr que la parole soit toujours le meilleur moyen de surmonter ses traumatismes, ou alors seulement dans un cadre réservé et parcimonieux. On peut parler de tout mais pas avec n'importe qui et n'importe quoi, pour plagier la formule de Desproges à propos du rire. Faute de quoi, le risque est de perdre plus encore. L'avantage de la peinture est de faire l'économie des mots et de se placer immédiatement sur un autre registre, certainement plus authentique et sincère car ayant moins de filtres. C'est pour cela que nous pouvons, devant un tableau, ressentir une connivence naturelle très forte avec une personne inconnue sans n'avoir pourtant échangé le moindre mot. On ressent, on sait qu'elle ressent et on ressent qu'elle sait, tout long discours est dès lors inutile. La peinture me permet de me recentrer, de focaliser mon attention, de ressentir et d'aller à l'essentiel, à l'instar des méditants. Je suis en fait très heureux de peindre pour ne pas avoir à trouver les mots !

**Comment avez-vous abordé le monde de l'art ?**

De la même façon que j'ai abordé le monde des prisons au fin fond de Kaboul ! En écoutant, décryptant, analysant et in fine agissant. Le monde de l'art est un monde absolument étonnant, le rapport aux collectionneurs qui sont de vrais passionnés à dominante compulsive est en particulier fascinant et très stimulant. J'ai énormément d'affection pour ces derniers. Il est

dans le même temps amusant de voir certains artistes contemporains qui semblent devoir s'inventer des vies et des malheurs qu'ils n'ont pas vécus pour exister. Nous vivons dans une société qui aime qu'on lui raconte des histoires ! J'ai le sentiment d'être atypique dans ce milieu que je découvre, tout comme je pense d'ailleurs avoir été atypique lors de mes tranches de vie antérieures. Probablement est-ce dû à mon histoire personnelle et cette singularité ne me déplaît pas. Passer des prisons du Kosovo aux galeries du 8<sup>ème</sup> est une opportunité rare et fantastique. Contre toute attente et toute logique, je suis finalement très chanceux !

### **Où peut-on voir vos toiles ?**

A mon atelier près de Dinard en Bretagne ou à mes galeries à Paris ou Lausanne. J'expose également de temps à autre dans des lieux plus insolites. J'aime le mélange des genres, les toiles sont faites pour vivre et voyager d'un lieu à l'autre, en fonction des envies et des rencontres du moment et ne doivent surtout pas être enfermées entre quatre murs.

Galerie Tatiana Tournemine, 104, rue du faubourg St Honoré 75008 Paris.

Galerie Tatiana Tournemine, Promenade Strasse 4, Gstaad, Suisse.

[www.la-galerie.ch](http://www.la-galerie.ch), Lausanne, Suisse.